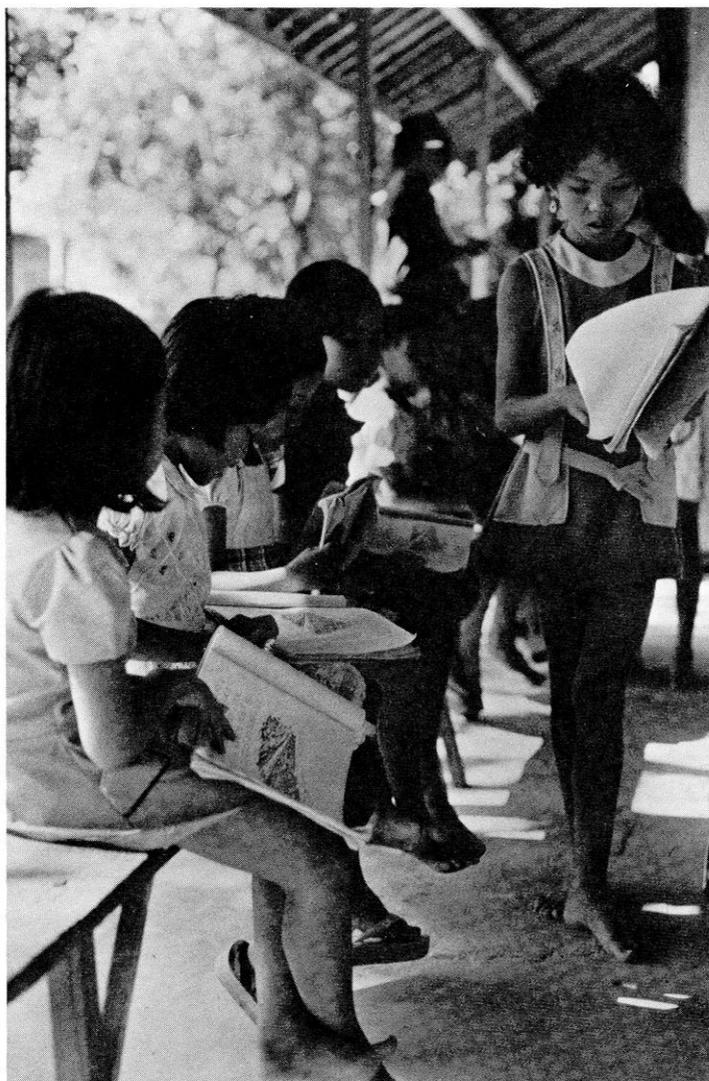


L'école autodidacte



Pendant la première heure de classe à Kebak 3, les élèves des classes primaires supérieures enseignent par "roulement" une leçon de lecture et de compréhension du Bahasa Indonesia (la langue nationale) aux élèves des classes inférieures.

Reportage et photos de Clyde Sanger

S'il est un peuple friand d'exhortations, c'est bien le peuple philippin. En particulier d'appels à la jeunesse et au travail, qu'on peut voir gravés dans la pierre de presque tous les lieux publics.

Ainsi, à l'entrée de la cour de l'école publique de Cebu, envahie tous les matins par une multitude d'enfants proprement vêtus, se dresse une statue de José Rizal. Ciselés sur le socle, des vers de ce poète, patriote et chirurgien exhortent la jeunesse philippine, "l'espoir de sa patrie", à la fierté et à la sérénité.

En arrivant à Naalad, le premier des cinq faubourgs de la vallée Naga où se déroule depuis trois ans le projet IMPACT, le visiteur est accueilli par une brève citation de Benjamin Franklin affichée sur le mur de l'école primaire: "Etre efficace au travail, c'est ne pas perdre de temps, oeuvrer à l'utile et éliminer le superflu".

Quatre-vingts ans après l'exécution de Rizal par les Espagnols, la jeunesse de son pays a quintuplé ou sextuplé et la situation dans plusieurs régions du pays n'incite guère à la sérénité. Il y a tant à faire, surtout dans les régions rurales comme celle de Naga où l'on peut obtenir jusqu'à trois récoltes annuelles de maïs ou de riz dans la vallée et où le tabac et les ipil-ipil (*Leucaena glauca*) cultivés en terrasses sur les collines exigent des soins continus. La jeunesse actuelle se trouve souvent face à un dilemme: le travail de la terre ou l'école. Pour elle, le "superflu" c'est l'école puisque semailles, récoltes et travaux domestiques sont non seulement "utiles" mais vitaux. Dans toutes les écoles primaires de Naga, comme presque partout ailleurs aux Philippines, environ la moitié des enfants sont obligés, en raison de leurs nombreuses absences, d'abandonner les études avant la quatrième année de classe.

Cela ne signifie pas que les écoles actuelles pourraient accueillir un plus grand nombre d'élèves. Près de 85 p. 100 du budget régulier de l'éducation va aux salaires des 400,000 instituteurs qui se partagent les 12 millions d'élèves inscrits dans les écoles primaires et secondaires. L'augmentation du nombre des élèves rendrait la situation intenable dans les classes, car pour le moment il y a un instituteur par 30 élèves mais pas

assez d'argent pour en engager d'autres. Qu'arrivera-t-il donc en l'an 2000, lorsque la population d'âge scolaire du pays aura encore doublé?

D'autres pays du Sud-est asiatique sont aux prises avec le même problème. L'Indonésie notamment, où 13 millions d'élèves étaient inscrits aux écoles primaires en 1972 et qui accusait cependant un déficit de 7 millions de places. Un effort considérable a certes permis la construction d'écoles primaires et réduit cette marge, mais dès 1979 les 7 à 12 ans seront 24 millions. Comment sera-t-il alors possible de former et de rémunérer tous les instituteurs supplémentaires qu'il faudra engager?

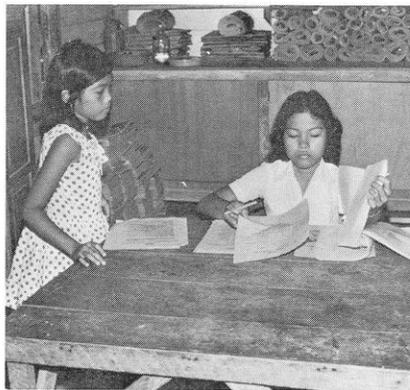
La réunion de l'Organisation des ministres de l'Éducation de l'Asie du Sud-est tenue au début des années 1970 a été dominée par cette question. En 1972, l'OMEASE confiait à un de ses centres régionaux, INNOTECH (Centre d'innovation et de technologie éducatives) la tâche de concevoir "un système public d'éducation primaire efficace et économique". Ce que désiraient les ministres de l'Éducation, c'était trouver une solution de rechange à l'actuel système d'enseignement, qui est coûteux et rigide (puisqu'il exclut l'instruction des jeunes en dehors du cadre de l'école), en adoptant un système éducatif qui se développerait parallèlement au système en place, beaucoup plus pour le compléter que pour le remplacer. Comme le disait M. Santoso Hamijoyo, directeur général de l'éducation primaire et secondaire en Indonésie, le système éducatif actuel est enraciné avec tous ses défauts depuis des décennies; il serait "absurde, matériellement impossible et peut-être socialement inacceptable de le changer du jour au lendemain."

Il s'agissait donc de trouver le moyen d'assouplir, dans la mesure du possible, le système scolaire actuel sans toucher à la qualité de l'enseignement tout en mettant l'éducation primaire à la portée de tous et en ne grevant pas plus le budget ordinaire, qu'il était impossible d'augmenter. Quel défi! Comment s'y prendre, en effet, pour améliorer, avec le même budget, l'instruction d'un nombre toujours croissant d'élèves?

La solution proposée par l'INNOTECH fut de mettre à contribution toute la collectivité. C'est pour cette raison que l'étude a été intitulée Projet IMPACT, pour Instruction Managed by Parents, Community and Teachers (c'est-à-dire l'enseignement dispensé par les parents, la communauté et les professeurs). Le pendant indonésien en est "Proyek Pamong". Ce projet faisait non seulement appel aux parents, aux chefs de villages ou aux artisans pour qu'ils secondent les professeurs mais aussi aux élèves plus avancés qui, en jouant le rôle d'instituteurs, permettraient aux instituteurs en titre de s'occuper d'un plus grand nombre d'élèves. Il était demandé aux enfants d'étudier seuls ou en groupes le plus possible. Aussi fallait-il

refondre avec le plus grand soin les manuels scolaires classiques sous forme de livrets que l'élève peut étudier les uns à la suite des autres, afin de lui permettre de voir le programme de l'année à son propre rythme.

Enfin, les promoteurs d'INNOTECH affirmaient qu'il était impératif que cette expérience se déroulât, du moins, dans sa première phase, dans des districts ruraux, parmi des collectivités villageoises, pour la bonne raison que la grande majorité des habitants de l'Asie du Sud-est vivent encore dans les campagnes. Par ailleurs, semble-t-il, ils pensaient qu'elle avait plus de chances de réussir dans des villages anciens que dans des villes-champignons beaucoup moins stables.



À l'école de Naalad, Lucita corrige les épreuves de contrôle subies par les élèves qui ont terminé l'étude d'un livret. Elle permet ainsi à l'instituteur en titre de s'occuper d'un plus grand nombre d'élèves.

Les gouvernements indonésien et philippin ont contribué largement aux recherches entreprises pour la localisation d'une région rurale appropriée. Le choix s'est porté sur Kebakkramat, situé à 15 km à l'est de Solo dans le centre de Java, et sur Naga, à 20 km au sud de la ville de Cebu dans les Philippines centrales, et ce en raison de l'intérêt manifesté par la population de ces deux endroits dès la présentation du projet vers la fin de 1973. De son côté, le CRDI accordait une subvention à INNOTECH.

Tout le monde était en veine d'aventure. M. Liceria Soriano, alors directeur des Ecoles publiques des Philippines avant de devenir directeur d'INNOTECH, donna le ton dans un discours prononcé à Cebu, qu'il terminait en citant André Gide: "il faut avoir le courage de quitter le rivage si vous voulez vous lancer à la découverte de nouveaux océans." N'est-ce pas là un conseil qui venait à propos dans une ville située tout près de l'endroit où Ferdinand Magellan finit ses jours?

Que nous révèle le journal de bord d'IMPACT après trois années de navigation? Des périodes orageuses et des périodes d'accalmie. Mais le chemin parcouru depuis est suffisamment long pour qu'il soit permis de parler justement de "nouveaux océans" situés bien loin du point de départ comme le laisse

entendre M. Soriano: "L'avenir de ce projet est plein de promesses. Nous avons surmonté bien des obstacles et nous résoudrons les autres problèmes, car l'expérience acquise au cours de la première phase du projet nous permettra de mieux réaliser la seconde".

Le mérite en revient d'abord aux rédacteurs des "modules d'enseignement", qui ont dû, tant à Cebu qu'à Solo, travailler sans relâche pour condenser les sept ou huit matières du programme enseigné de la quatrième à la sixième classe sous forme de livrets simples et pratiques qu'un élève moyen peut assimiler en l'espace de deux à quatre heures. Au début, les rédacteurs penchaient plutôt pour la préparation d'un grand nombre de livrets, mais en éliminant les répétitions inutiles, ils sont arrivés à traiter chaque matière du programme annuel en 25 livrets seulement, sans compter les cinq livrets de révision. Il n'en reste pas moins que pour suivre le programme d'une année, l'élève doit étudier 210 livrets qui, chacun, commencent par des tests d'aptitudes et finissent par des épreuves de contrôle. Il ne faut donc pas s'étonner de voir en gros caractères sur les murs extérieurs des écoles de Naga, cette devise forgée par M. Narciso Albarracin, sous-secrétaire de l'Éducation et président du Comité de direction national du Projet IMPACT: "le programme, c'est le travail".

Qu'ils aient répondu à l'appel de M. Albarracin ou à celui de Benjamin Franklin, le fait est que les élèves travaillent dur. Le visiteur est impressionné par l'application des enfants, qui étudient leurs livrets bien souvent sans aucune surveillance. Il faut les voir à Naga, entassés à l'ombre dans les "kiosques d'apprentissage" publics spécialement construits pour eux, et dans les villages indonésiens, assis sur la pierre fraîche, adossés aux murs de l'école. Pour en faire des Centres communautaires d'enseignement (C.C.E.), il a fallu transformer l'intérieur des écoles en supprimant des cloisons et en ajoutant un grand nombre d'étagères pour les



L'équipe de rédaction et de préparation des "modules d'enseignement" doit travailler sans relâche à l'école publique de Cebu pour condenser les matières du programme sous forme de livrets simples et pratiques.

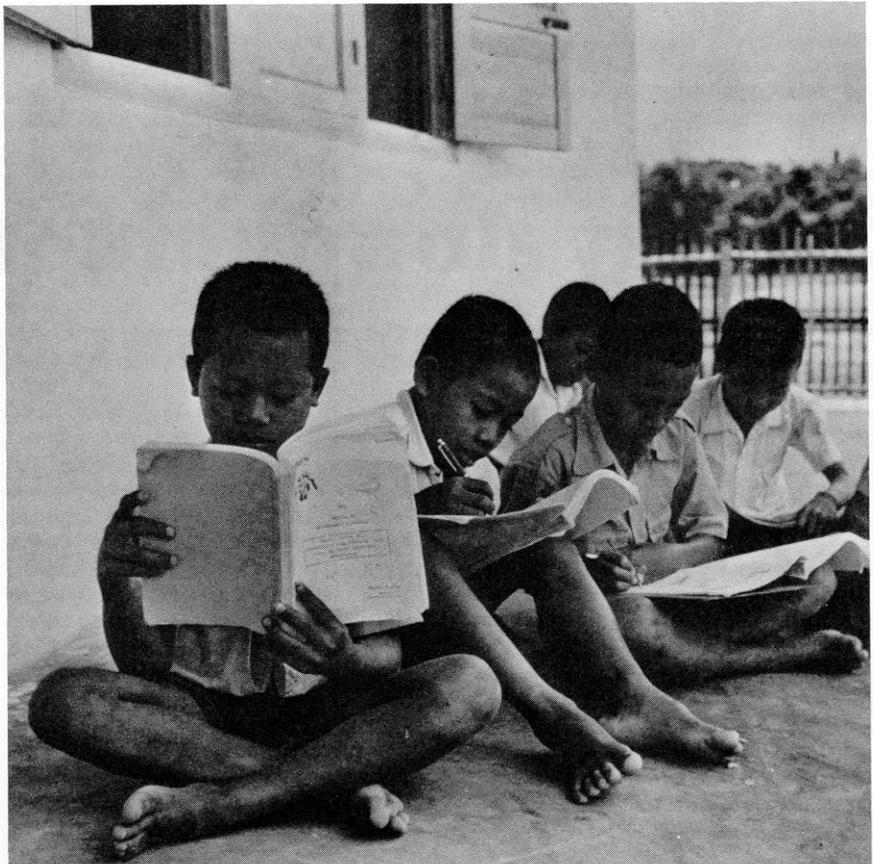
livres. Le changement d'apparence est frappant, mais il faudra un peu de patience pour que tous les villageois voient dans ces centres, non plus une école, mais un lieu de rencontre, le leur.

Quelle transformation aussi dans la mission de l'instituteur! En fait, il ne fait plus la classe; il joue plutôt le rôle d'un directeur des études et d'un moniteur chargé de former ses collaborateurs, car somme toute, ce sont des profanes en matière d'enseignement, ces élèves du cours secondaire qui se transforment en précepteurs ou répéteurs, soit un jour par mois, comme aux Philippines, soit le soir chez l'un de leurs voisins, comme en Indonésie. Il doit aussi préparer les élèves des classes primaires supérieures (de la 4^e à la 6^e année) à passer à l'enseignement, selon un ordre de roulement qui leur permet, après une journée d'étude, de donner le lendemain une leçon de lecture, d'écriture, d'analyse ou de mathématiques aux élèves des trois premières classes.

Pour reprendre les termes de M. Soriano, "il reste encore quelques difficultés à aplanir". Il s'agit, entre autres, d'intensifier cette méthode d'enseignement par "roulement" aux élèves des classes primaires inférieures, en ayant recours éventuellement à un instituteur de carrière (qui ne serait pas pris parmi ceux qui ont été recyclés comme directeurs d'études) pour leur inculquer les notions de base d'une seconde langue de manière à ce qu'ils puissent, une fois parvenus en 4^e année, continuer à étudier seuls et à une bonne cadence. C'est pour cette raison d'ailleurs que le choix s'est porté sur Naga et Solo, du fait que leurs langues vernaculaires respectives, le cebuano et le javanais, diffèrent de la langue d'instruction à partir de la quatrième classe, car INNOTECH voulait proposer dans sa nouvelle méthode d'enseignement une solution à ce problème courant du passage d'une langue à l'autre.

Soumis à un examen commun, les élèves ayant suivi la méthode IMPACT ont obtenu, sauf quelques rares exceptions, des notes supérieures d'au moins 6 p. 100 à celles des élèves qui fréquentent l'école classique. Les deux directeurs de projet, Rosetta Mante et Boorham Respati, tout en admettant sans détour que les tests ne sont pas probants, considèrent qu'ils sont prometteurs.

Par ailleurs, ce projet connaît du succès auprès des adolescents qui auraient normalement quitté l'école n'eût été la souplesse du nouveau régime scolaire, qui permet de maintenir aux études ceux qui s'en seraient autrement détournés en raison d'absences nombreuses et d'y ramener ceux qui bien des années auparavant ont abandonné l'école avant le certificat de fin d'études primaires. Exequiel Sobramonte, par exemple, avait dû s'absenter de l'école pendant un mois pour se consacrer aux travaux domestiques, alors que ses parents étaient sur une autre île; après leur retour, en une semaine, il a pu rattraper



Au centre scolaire d'Alastuwo, l'étude en groupe se fait à la fraîcheur, sur le perron de l'école qui a été transformée en bibliothèque et en bureaux administratifs.

les cours perdus en lisant les dix-sept livrets qui lui manquaient. Sukiyo et Sugiman, deux adultes, ont eux obtenu de l'avancement dans leur emploi pour l'administration locale après avoir décroché leur certificat d'études primaires dans un des "postes d'apprentissage" de village.

Au chapitre rentabilité, les dépenses de fonctionnement d'un Centre communautaire d'enseignement semblent être, toutes proportions gardées, bien inférieures à celles d'une école proprement dite. Ainsi, une des écoles de Naga, qui employait auparavant dix instituteurs, fonctionne avec deux directeurs d'études, un coordonnateur rural et un adjoint, maintenant qu'elle est devenue un C.C.E.

Même si un instituteur en titre doit être affecté aux premières classes du primaire et si le coût du matériel pédagogique adopté est légèrement plus élevé que celui des manuels ordinaires (ce qui n'est pas sûr, le prix unitaire du livret imprimé pendant la phase expérimentale étant nécessairement bien plus élevé que celui du même livret une fois imprimé en grande quantité), le système IMPACT revient en définitive moins cher par élève que le système scolaire traditionnel.

Il sera possible de mieux juger de sa rentabilité et de son efficacité lorsque le projet amorcera sa deuxième phase plus tard cette année. Deux nouveaux sites

d'essai ont été choisis: Lapu-Lapu, ville voisine de Cebu, et Sapang Palay, près de Manille, où la langue vernaculaire est cette fois le tagalog et non le cebuano. Au cours de cette deuxième phase, en 1979, l'expérience aura touché tous les élèves de toutes les classes primaires de Naga et Solo.

Figée pour la postérité, la statue de Rizal accueille chaque matin les rédacteurs des modules scolaires qui viennent travailler à l'école publique de Cebu. Et si vous les voyez courbés sur leurs travaux, ne pensez surtout pas qu'ils sont devenus insensibles au cri du poète Rizal: ils sont fiers et sereins, car avec les directeurs des études, maintenant très à l'aise dans leur nouveau rôle, et les quelque deux milles élèves de Naga et de Solo qui ont adopté le nouveau système avec enthousiasme, ils sont vraiment l'espoir de leur patrie. □

Journaliste et directeur associé de la Division des publications du CRDI, Clyde Sanger a visité, en 1975 et 1976, plusieurs écoles participant au Projet IMPACT. Le Centre publiera prochainement son ouvrage qui retrace les origines de ce programme expérimental visant à mettre l'éducation primaire à la portée de tous et décrit sa mise en oeuvre dans les régions rurales des Philippines et de l'Indonésie.